

Didier Daeninckx

Mort  
au premier tour

*roman*

Denoël



# **Mort au premier tour**

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Denoël*

La mort n'oublie personne  
Le Facteur fatal  
Zapping  
En marge  
Un château en Bohême

*Chez d'autres éditeurs*

Meurtres pour mémoire, *Éditions Gallimard/Folio*  
Le Géant inachevé, *Éditions Gallimard/Folio*  
Le Der des ders, *Éditions Gallimard/Folio*  
Métropole, *Éditions Gallimard/Folio*  
Le Bourreau et son double, *Éditions Gallimard/Folio*  
Lumière noire, *Éditions Gallimard/Folio*  
A louer sans commission, *Éditions Gallimard/Page blanche*  
Non-Lieux, *Éditions de l'Instant* (épuisé)  
La Fête des mères, *Éditions Syros/Souris noire*  
Le Chat de Tigali, *Éditions Syros/Souris noire*  
Quartier du Globe, *Éditions Folies d'Encre* (épuisé)  
Play Back, *Éditions Folio*  
Hors limites, *Éditions Julliard*  
Autres lieux, *Éditions Verdier*  
Le Papillon de toutes les couleurs, *Éditions La Farandole*  
(épuisé)  
Main courante, *Éditions Verdier*  
Les Figurants, *Éditions Verdier*  
Nazis dans le métro, *Éditions Baleine*  
Écrire en contre, *Éditions Paroles d'Aube*  
A nous la vie (*Photos de Willy Ronis*), *Éditions Hæbeke*  
La Repentie, *Le Monde-Gallimard*

**Didier Daeninckx**

**Mort  
au premier tour**

**Denoël**

*roman*

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1997  
9, rue Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24548.9  
B 24548.7

*à Nathalie et Adrien Fisch  
Kampfa!*



1.

## *Les cours de la Kro*

*Mars 1977. J'habite Strasbourg où je finis tout juste le stage probatoire d'inspecteur de police. La réussite vient couronner mes efforts la semaine qui précède les élections municipales...*

L'inspecteur Cadin relut à haute voix les trois premières phrases du journal qu'il s'était promis de tenir et, découragé par la platitude de son style, laissa retomber le stylo-bille sur la table en formica. Il traversa la pièce encombrée de cartons puis demeura longuement debout près de la vitre à observer les rares touristes matinaux qui arpentaient la terrasse des Ponts-Couverts. On lui avait attribué un logement de fonction dans un petit immeuble prussien de la place du Marché habité pour l'essentiel par des cheminots, des douaniers et d'autres policiers avec lesquels il n'entretenait aucune relation autre que celles dictées par la politesse.

Une péniche battant pavillon hollandais se présenta devant les écluses Vauban. Le spectacle du transbordement l'avait toujours fasciné, et chaque passage en renouvelait l'attrait. Comme toujours, la manœuvre se faisait en silence, les hommes ordonnant leurs gestes en

jetant de rapides coups d'œil sur le niveau des eaux, la ligne de flottaison, la tension des cordages. Une fois seulement, gamin, il avait assisté à un éclusage de nuit, près de Saint-Omer, aux Fontinettes. Il était accoudé à la portière de la voiture, derrière ses parents, le menton posé sur sa manche de duffel-coat. Les lampes aux vapeurs chimiques trouaient le brouillard épais et répandaient une lueur jaune sur le canal, tandis que les mariniers s'échinaient au treuil et au cabestan. Le fracas des eaux noires qui se déversaient dans la fosse couvrait le rythme métallique des cliquets sautillant sur les rouages. En amont une autre péniche faisait donner sa corne de brume à laquelle répondaient les cloches et les klaxons des quelques bateaux engagés sur le chenal. Il s'en souvenait comme d'un Noël.

Un bruit de papier déchiré l'obligea à sortir de sa rêverie. Le concierge venait de glisser le courrier sous la porte, accrochant comme chaque jour la première page du quotidien à la même écharde. Cette fois l'estafilade détachait le buste du maire de Strasbourg de sa main serrant celle d'un électeur, alors que chacun savait que, dans cet exercice, Pierre Pflimlin n'était pas manchot. L'inspecteur Cadin parcourut rapidement le tract mensuel de l'Association des buveurs de bière qui donnait les cours de la Kronenbourg dans les agglomérations alsaciennes. Le litre passait tout juste la barre des deux francs dans les magasins Gro de Bourtzwiller ou d'Illzach mais grimpa à près de quatre chez Schwobthaler, à Thann. La seule lettre qui lui était personnellement adressée ne portait pas de signature : l'administration mettait fin à deux mois de silence et l'avertissait que le branchement prioritaire de son téléphone au réseau serait effectué à la fin du mois de mai.

Le soleil s'était montré vers dix heures pour effacer le givre nocturne, et Cadin décida de rejoindre à pied le commissariat de la rue de la Nuée-Bleue en traversant le bassin de l'Ill par le tunnel des Ponts-Couverts. Ses pas solitaires résonnaient sur les pavés, se répercutaient dans les dizaines de cavités ménagées tout au long du passage. Une clarté froide réfractée par la surface de l'eau plongeait par les soupiraux obliques, et dessinait des aplats d'ombre et de lumière sur les originaux des statues de la cathédrale entreposés là dans l'attente d'être copiés. Il s'arrêtait souvent face à l'ange à tête de vache dont le regard, globuleux et tendre, lui arrachait inmanquablement un sourire. Un collègue, le gardien Haueser, lui avait expliqué que le bovidé de pierre se trouvait à l'origine à gauche du portail, figurant dans la parabole de la pomme : c'était un des animaux qui grouillaient derrière le Diable, dans le troupeau symbolisant le stupre. Haueser, bien que profondément croyant, racontait aussi que, vu d'hélicoptère, le dessin de la cathédrale évoquait une femme nue, allongée, ouvrant généreusement ses cuisses, un genou relevé, et que la rosace suprême en figurait le sexe. Il y croyait dur comme fer, même s'il était assez honnête pour reconnaître qu'il n'avait jamais eu l'occasion de vérifier cette vision apparue à l'un de ses cousins gendarme. Depuis, Cadin ne pouvait lever les yeux sur l'ocre de la façade sans éprouver une sorte de vertige qui n'avait rien à voir avec la foi.

Il ne fit pas vraiment attention au premier militaire en tenue qui grattait les faces d'un candélabre à l'aide d'une raclette, mais quand la scène se répéta sur son chemin une deuxième puis une troisième fois, il ne résista pas à l'envie

de comprendre le but de ces étranges manœuvres. Il s'approcha des nettoyeurs qui appartenaient au 3<sup>e</sup> régiment de hussards cantonné à la caserne Baratier, et parvint à lire l'une des affichettes jaunes qu'ils étaient chargés de détruire :

PORTES OUVERTES MAIS BOUCHES COUSUES

On vous ouvre les portes, mais on vous dissimule ce qu'est en réalité l'armée.

UN JOUR DE FÊTE POUR VOUS,

UN AN DE PRISON POUR NOUS.

Nous dénonçons les brimades imbéciles qui ont pour objectif de faire de nous des ouvriers dociles.

Le libelle émanait d'un obscur Syndicat des appelés strasbourgeois; il lui revint en mémoire une repartie de l'inspection, ancien flotier de Bab el-Oued muté à la Nuée-Bleue quinze années plus tôt. Il discutait avec deux ou trois gardiens des mouvements de contestation qui se développaient dans l'armée, et Haueser expliquait qu'il n'était pas totalement opposé à la création de comités de soldats. Zarka avait répliqué qu'il savait à quoi s'en tenir, lui, ajoutant qu'il pouvait leur dire où cela menait un pays quand des trouffions défiaient l'encadrement.

– Dans ta petite tête, tu imagines une armée syndiquée, en fait tu te retrouveras fissa avec un syndicat du crime!

Cadin salua le factionnaire et entra dans la salle d'accueil du commissariat. Une femme d'une quarantaine d'années, le visage déformé par les coups, sanglotait sur le banc des divorcés sous le portrait penché du président d'Estaing, tandis que le responsable de son état s'agitait dans la cage. L'inspecteur laissa son regard s'appesantir

sur le prisonnier, persuadé de l'avoir déjà vu quelque part. Wicker était installé en bout de table et tapait à la chaîne les procès-verbaux de vols, de coups et blessures sur son indestructible Japy. Il s'était un temps destiné à l'expertise comptable et avait appris à utiliser ses dix doigts pour la frappe dactylographique. À ceux qui s'étonnaient de sa dextérité il racontait que son professeur usait d'une méthode infailible : elle obligeait ses élèves à cacher les touches à l'aide d'une sorte de bavoir bordé de deux élastiques dont l'un était passé autour du cou et l'autre sous le socle de la machine. Il promettait que le cerveau ainsi que les phalanges mémorisaient les suites azertyuiop et qsdzghjklm dans la semaine. Haueser, pour plaisanter, avait mis sa parole en doute et s'était retrouvé habillé du torchon occulteur que Wicker conservait sur une étagère de son vestiaire, comme une relique.

L'inspecteur Cadin grimpa l'escalier. Il s'installa devant son bureau pour mettre de l'ordre dans quelques dossiers d'affaires en cours. Vers onze heures, il reçut pour la deuxième fois le conducteur du turbotrain de la ligne Paris-Strasbourg dont la sinistre aventure avait fait la une des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, la semaine précédente. Le cheminot s'était habillé en dimanche pour l'occasion et ne cessait de tirer sur les pans de sa veste, d'ajuster son nœud de cravate. Cadin le fit asseoir tandis qu'il relisait la déposition en prenant des notes sur son calepin.

– Vous rouliez à quelle allure à ce moment-là ?

– Environ cinquante à l'heure. Je venais de passer le poste 7. Juste après, à Roethig, on tombe sur trois aiguillages d'affilée. J'étais à cinquante, pas plus...

L'inspecteur se reporta au plan joint aux procès-verbaux.

– C'est vous qui conduisez habituellement le Corail n° 109 ?

– Non... On n'est pas comme les taxis, à la S.N.C.F. ; la machine est à tout le monde... Je peux faire la ligne Paris-Strasbourg le lundi, me retrouver sur une gare de Lyon-Valescure le mercredi matin pour finir en début de week-end à Bayonne...

– Ça doit être crevant, non ?

Il se rendit compte de la niaiserie de la formulation en la prononçant, mais l'autre, en face, était trop absorbé par son histoire pour le remarquer.

– Plutôt... Il ne faut pas relâcher l'attention une minute quand on est lancé à cent cinquante avec cinq cents bons-hommes accrochés derrière...

Cadin ouvrit son indicateur ville à ville et repéra le tableau Paris-Est-Strasbourg, 504 km.

– Départ 17 h 57, arrivée 21 h 55... Il faisait donc nuit noire au moment de l'accident...

– On ne peut pas dire ça, monsieur l'Inspecteur... En campagne, oui, après l'arrêt à Nancy on ne voit plus qu'à cent mètres et on navigue en se basant sur les signaux, mais dès qu'on entre dans l'agglomération, c'est éclairé... C'est pas aussi précis qu'en plein jour, à cause des ombres, des reflets, des éblouissements, mais on arrive à voir...

– Et là, qu'est-ce que vous avez vu, exactement ?

Le mécanicien plaqua ses deux mains sur ses joues et se frotta les yeux avec l'extrémité des majeurs.

– Comme je vous ai dit, je venais de laisser le poste 7 et j'abordais les aiguillages. D'un seul coup j'ai distingué une silhouette à cent mètres, un type qui marchait sur les rails, dans le même sens que moi... J'ai d'abord cru que c'était

un collègue qui bossait sur les voies, et je me suis mis à klaxonner, pour le prévenir... Il n'a pas bougé d'un millimètre... Il restait une cinquantaine de mètres quand j'ai serré à fond, mais à cette vitesse-là il en faut trois fois plus pour s'arrêter en catastrophe...

Cadin consulta une nouvelle fois son plan.

– Vous venez de me dire que le convoi s'engageait sur une zone d'aiguillages...

– Oui... Là, ça se séparait en quatre...

– Il était donc sur l'une de ces quatre voies et savait que c'était celle que vous emprunteriez...

Le conducteur du turbotrain hocha la tête.

– Il faut croire... Surtout qu'au moment où j'arrivais dessus, roues bloquées, il a marqué un temps d'arrêt... Il a tourné la tête vers moi et a levé la main, comme pour dire adieu... J'ai cette image devant les yeux en permanence, elle ne me quitte plus...

Troublé, Cadin ne savait plus comment poursuivre son interrogatoire. Il se leva et traversa le couloir pour aller tirer deux cafés au distributeur. Au retour, le type semblait avoir repris le dessus. Ils burent en silence et Cadin balança le gobelet en carton dans la corbeille.

– Vous savez si ça arrive souvent, ce genre de suicides ?

Le machiniste gonfla ses poumons et retint l'air longuement avant de souffler bruyamment.

– Deux ou trois par semaine... Sans compter les vrais accidents, les bagnoles coincées dans un passage à niveau, les mêmes qui jouent sur le ballast... On n'en parle jamais, pour pas attirer le mauvais œil, mais on a tous la frousse que ce soit notre tour de faucher un volontaire. Moi j'ai eu le baptême quand j'étais encore en apprentissage...

– Parce que ce n'est pas la première fois?

– Si... J'étais dans la cabine, en stage, je ne conduisais pas... J'accompagnais un mécano sur le Talgo, Austerlitz-Termino... On venait de quitter Toulouse et on montait en régime de croisière quand il y a eu un choc, à l'avant. Dans ce cas-là on doit arrêter le convoi et prévenir la gendarmerie, pour vérifier... Ça peut être une branche, une pierre, un animal ou un bonhomme... Il faisait nuit noire et nos collègues n'ont rien vu d'anormal à la lueur des torches... Avec le mécano on est remontés sur deux ou trois cents mètres derrière le dernier wagon. Même résultat... Une fois à Barcelone je suis allé manger un morceau puis j'ai dormi dans un dortoir de la RENFE, la S.N.C.F. espagnole... Mon instructeur est resté pour amener le train à la station de lavage de Termino, et c'est en arrivant là-bas qu'un nettoyeur a trouvé une main humaine coincée dans la calandre de la motrice... Les gendarmes ont repris leurs recherches. Ils ont ramassé le reste du puzzle vingt kilomètres après Toulouse...

L'inspecteur Cadin referma le dossier.

– Le Service des enquêtes et de la sécurité des chemins de fer doit nous communiquer ses conclusions d'ici la fin de semaine... Si j'ai besoin de vous revoir, la convocation transitera par leur canal...

Il croisa Wicker alors qu'il venait de reconduire le cheminot sur le palier.

– Le patron voudrait tous nous voir, dans dix minutes...

– Qu'est-ce qu'il veut?

– Je n'en sais rien, c'est Haueser qui m'a prévenu entre deux alors que je m'occupais de la femme qui s'est salement fait arranger le portrait par son mari...

– Il s'appelle comment ? J'ai l'impression de l'avoir déjà rencontré...

– Ce ne serait pas étonnant. Drecht, Freddy Drecht... On a longtemps eu affaire à son père... Maintenant qu'il a passé la main, place à la jeunesse... D'autant que le petit-fils est sur les rangs !

Cadin se souvenait maintenant de sa première rencontre avec les époux Drecht. Cela datait de deux ans environ, lors d'un de ces après-midi passés à suivre les audiences du tribunal correctionnel pour, selon les termes de leur professeur de droit, « confronter le squelette blanchi des textes à la chair bouffie de la réalité ». Freddy Drecht était accusé de séquestration, de coups et blessures, d'actes de cruauté, et son fils âgé de dix-neuf ans était également poursuivi pour complicité. La plaignante n'était autre que sa propre femme, celle qui occupait en ce moment le banc des divorcés, au rez-de-chaussée du commissariat. Le président de la troisième chambre se tortillait dans son fauteuil, signe que les habitués des prétoires interprétaient comme annonciateur d'une grande sévérité. Pendant le rappel d'identité des parties par le greffier, il avait chaussé ses lunettes pour relire les notes consignées sur une feuille de papier coincée sous l'élastique du dossier, puis s'était lancé dans une fausse improvisation.

– Freddy Drecht, marié, trois enfants, trente-neuf ans dont six passés derrière les barreaux après la mise en jambes de la maison de correction... Vous habitez au numéro 12 du chemin du Petit-Heyritz. C'est le bidonville qui se trouve face aux jardins de l'hôpital civil, entre le Rhin et les terrains désaffectés de la gare de marchandises de Neudorf, c'est bien ça ?

L'accusé, assis entre ses deux gendarmes comme un exemplaire des *Misérables* entre deux éléphants bleus, s'était contenté de remuer la tête.

– La nouvelle enquête de voisinage effectuée par la police n'a fait que confirmer les conclusions des précédentes... Aucune trace de travail légal n'a pu être décelée, pas plus que l'origine de l'argent qui vous permet d'acheter les quatre à cinq litres de vin et d'alcools divers qui semblent constituer l'essentiel de votre alimentation, ainsi que celle de vos proches... On vous décrit comme un être violent, asocial, volontiers provocateur, affligé en plus d'une jalousie malade qui, osons le mot, vous conduit à *martyriser* votre femme, Françoise. Ainsi le 23 octobre 1974, il y a donc six mois, l'estomac lesté de trois litres de Préfontaine, dit le rapport, vous avez reproché à votre épouse ici présente une liaison imaginaire avec un employé communal de Souffelweyersheim. Comme elle vous tenait tête, vous avez commencé par la frapper avant de briser une bouteille vide et de vous servir du principal tesson pour lui taillader les bras, les cuisses et la poitrine. Georges, votre fils aîné qui se fait appeler John en l'honneur du président Kennedy, est arrivé sur ces entrefaites. Il vous a aidé à ligoter l'épouse et mère sur le lit conjugal. Et tandis que vous versiez un peu de rhum, Négrita, précise encore le rapport, sur les blessures, Georges-John recousait les plaies à l'aide d'une aiguille de couturière et de fil à repriser ! Françoise Drecht est restée attachée une semaine, couverte d'entaille suppurantes, et a profité d'un moment où vous dormiez tous pour se défaire de ses liens et se réfugier chez un voisin qui fait profession de vendre des pièces automobiles d'occasion...

L'humour supérieur du juge déclenchait immanquablement l'hilarité policée du public. Cadin se rappelait cette amertume née du sentiment d'être seul à penser que la chair bouffie du réel ne se trouvait pas obligatoirement et éternellement du même côté de la barre. Il voyait un salaud et en face quelqu'un qui prospérait, au nom de la bonne conscience, sur cette saloperie. Quand arriva le moment de donner la parole aux divers protagonistes de cette sinistre affaire, la victime prononça une phrase qui relégua tous les coups de théâtre du boulevard à mille années lumière : « Si c'est encore possible, j'enlève ma plainte. Je ne lui en veux plus, tout ça c'est du passé. »

Cadin les retrouvait, unis, à la station suivante de leur chemin de croix, ni pires ni meilleurs, prêts à servir de support au même discours de correction du président du tribunal.





Didier Daeninckx

## Mort au premier tour

Le lendemain des élections législatives de mars 1977, Alain Dienta dit l'Indien, militant écologiste, est retrouvé assassiné sur le chantier de la centrale nucléaire de Marcheim, en Alsace.

L'inspecteur Cadin, dont le désespoir raisonné et le goût du fait divers nous deviendront bientôt familiers, va errer dans la région et mener sa première enquête.

Il rencontrera des membres de communautés vaguement hippies, des rédacteurs de journaux contestataires, des organisateurs de festivals clandestins, des survivants de soviets alsaciens de novembre 1918, des destructeurs d'art dégénéré, des flics des R.G. à la tête de publications gauchistes. Il promènera sa solitude le long des quais de l'Ill, de l'Aar, du Rhin-Tortu, et portera son regard là où il ne faut pas.

De la version originelle de *Mort au premier tour*, parue en 1982, D. Daeninckx n'a conservé que le titre et les trois lignes d'ouverture comme un clin d'œil à l'ami Cadin.



B 24548.7  2.97  
ISBN 2.207.24548.9  
89 FF TTC